

Simona TOTAFORTI<sup>1</sup>

## Le spectacle urbain. Mémoire, narration, langage

**Résumé.** – Beacon Hill à Boston et le Marais à Paris constituent deux exemples paradigmatiques du lien profond unissant la mémoire collective locale, l'atmosphère des lieux, l'interprétation et la lecture qu'en donnent les résidents. Les deux quartiers, à travers leurs spécificités, permettent de reconstruire la complexité du processus dialectique de production des espaces urbains dans le cadre duquel les mémoires collectives sont des facteurs constitutifs de la dimension matérielle et symbolique de la ville. Il s'agit d'exemples de réinterprétation symbolique de quartiers qui, grâce aussi aux processus de gentrification spontanée ou volontairement programmée, ont produit un effet de distinction et différenciation sociale par rapport au tissu urbain environnant.

**Mots-clés.** – Ville, Mémoire, Scène urbaine, Théâtralisation de la mémoire, Gentrification.

**Abstract.** – Beacon Hill in Boston and Le Marais in Paris are two clear examples of the strong bond uniting the local collective memory, the atmosphere of a place and the ways in which residents interpret and understand them. Through their specific features, both neighborhoods allow us to describe the complexity of the dialectical production process of urban spaces in which collective memories form an integral part of the material and symbolic dimension of the city. Following spontaneous or deliberately planned gentrification processes, such examples of symbolic reinterpretation of neighborhoods have resulted in social distinction and differentiation from the surrounding urban fabric.

---

<sup>1</sup> Università per Stranieri «Dante Alighieri» di Reggio Calabria (Italie), Dipartimento di Scienze della Società e della Formazione d'Area Mediterranea.

**Keywords.** – City, Memory, Urban scene, Theatralization of memory, Gentrification.

### *La mémoire et la ville*

Cette analyse montre comment la mémoire urbaine constitue un élément essentiel du vécu urbain, de ce que Lefebvre appelle la ville vécue – formée des « espaces de représentation » qui sont entrepris et perçus par les gens à travers les symboles et les images<sup>2</sup> –, et croise souvent les processus de gentrification dans la production de nouveaux espaces urbains, dans l'interprétation socioculturelle des espaces urbains déjà existants et dans la création de l'atmosphère des lieux. Nous soulignerons, dans cet article, l'utilisation artificielle de la mémoire et d'une forme de théâtralisation de l'histoire dans la production du bâti de certains quartiers des villes américaines, puis également européennes. Nous verrons comment cette utilisation de la mémoire influence le processus de transition de l'imaginaire urbain et la perception que les individus ont de leur environnement bâti en mettant en évidence les différences et les convergences entre histoire et mémoire.

Dans ce processus, en effet, l'histoire est réécriture et réécrire est surtout une question de langage, de choix et de perspectives. La contingence de l'histoire se heurte à la fugacité et à l'adaptabilité des mots utilisés pour la rappeler et la ville devient le terrain sédimentaire des différents langages, des mémoires plurielles et par conséquent des différentes expériences des individus. D'ailleurs, en faisant référence à Sorlin, la mémoire s'exprime à travers un langage commun et elle est déterminée par les expériences d'une communauté<sup>3</sup>.

Pour illustrer notre propos, nous prendrons l'exemple de deux quartiers – Beacon Hill à Boston et le Marais à Paris – aux époques d'édification et aux styles différents qui révéleront des processus à l'œuvre assez similaires.

---

<sup>2</sup> LEFEBVRE, Henry, *La Production de l'espace*, Paris, Edition Anthropos, 1974.

<sup>3</sup> SORLIN, Pierre, « La narrazione come luogo della memoria. L'estetica del ricordo tra visibile e invisibile », in Leonzi S. (ed.), *Memoria, narrazione, audiovisivo*, Roma, Armando, 2013.

Les deux quartiers, même avec leurs spécificités, ont des échelles, des niveaux et des plans historiques<sup>4</sup> qui montrent l'existence d'un lien fort et pluridimensionnel entre la mémoire collective et la production de l'espace urbain. Les mémoires urbaines ont été utilisées pour modeler les pratiques socio-spatiales, glorifier un passé réel ou imaginaire, influencer l'expérience quotidienne des citoyens et aussi comme base pour les mouvements politiques et sociaux voulant gagner en visibilité (à partir de la Bastille, l'un des lieux les plus chers à la mémoire de la Révolution française, jusqu'à Tahrir Square, symbole de la Révolution égyptienne de 2011). Toutefois, il s'agit d'utilisations qui ne représentent pas des pratiques exclusives des gouvernements de la cité ou véhiculées seulement par les intérêts du marché immobilier, mais qui caractérisent aussi les actions de groupes d'habitants – en général blancs, ayant un niveau d'éducation élevé, et appartenant aux classes privilégiées – qui choisissent de se déplacer vers des quartiers lus et interprétés comme « authentiques », par opposition, à titre d'exemple, aux banlieues massifiées. Quel est donc le rôle de la mémoire collective, réelle ou artificiellement reconstruite, dans la promotion de cette perception d'« authenticité » ? En premier lieu, il faut souligner que le lien entre la production des symboles de la mémoire collective – signes, pratiques coutumières, attitudes ou mentalités collectives qui représentent les couches les moins cristallisées de la vie sociale – et les consommations des élites urbaines a des conséquences remarquables pour l'espace urbain. En outre, les processus de gentrification sont beaucoup plus envahissants qu'une lecture rapide ne le laisserait entendre et les mémoires collectives locales de la part des *gentrifiers* jouent un rôle crucial et parfois négligé dans l'analyse des processus de production de l'espace urbain<sup>5</sup>. Zukin met en évidence l'interrelation qu'il y a entre les goûts culturels, les processus de régénération – difficiles à définir à cause de la multiplicité des termes utilisés pour les expliquer et les promouvoir, mais qui en termes généraux indiquent la transformation d'un lieu ayant montré les symptômes d'un

---

<sup>4</sup> GURVITCH, Georges, *Traité de sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958.

<sup>5</sup> BROWN-SARACINO, Japonica, *Neighborhood That Never Change: gentrification, Social Preservation, and the Search for Authenticity*, Chicago, University of Chicago Press, 2009. ZUKIN, Sharon, *Naked City: The Death and Life of Authentic Urban Places*, New York, Oxford University Press, 2010.

déclin physique, social et/ou économique<sup>6</sup> –, la gentrification qui en découle souvent, et la production de significations socio-spatiales dans la ville<sup>7</sup>. En particulier, s'étendre sur le rôle de la mémoire collective dans les processus de gentrification, spontanés ou artificiellement déclenchés, suggère que les motivations culturelles, sociales et économiques sont à la base des interactions socio-spatiales<sup>8</sup>. En même temps, la relation entre gentrification et mémoire collective est profondément caractérisée par les relations de pouvoir existantes et les critères de distribution non proportionnés des différentes « formes de capital » qui définissent chaque position par rapport aux autres et à la distance qui les sépare, c'est-à-dire du capital économique, du capital culturel et du capital social, ainsi que du capital symbolique. Dans *La distinction*, Bourdieu explique les différences existantes dans les comportements de consommation des gens, dans les stratégies d'action et dans la vision du monde selon la forme de capital qui prévaut (dans notre cas, les *gentrifiers* n'appartiennent pas au même groupe social que celui qu'il déplace)<sup>9</sup>. La distribution inégale du capital culturel, due aux différentes conditions sociales et culturelles d'accès, est un moyen de sélection, car, dans certains cas, elle ne permet pas de bénéficier de ce que Bourdieu appelle les biens symboliques<sup>10</sup>. Par conséquent, ce qui pour certains est un lieu de mémoire et d'identité, pour d'autres devient un lieu d'exclusion et d'oubli. « La mémoire est la structure de base de l'identité collective, le capital culturel permettant de se reconnaître et d'être reconnu comme membre d'un groupe<sup>11</sup> ». Mais la mémoire collective n'est pas

---

<sup>6</sup> EVANS, Graeme, « Measure for Measure: Evaluating the Evidence of Culture's Contribution to Regeneration », *Urban Studies*, n°42, 2005, p. 967.

<sup>7</sup> ZUKIN, Sharon, *Loft Living: Culture and Capital in Urban Change*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1982. ZUKIN, Sharon, « Gentrification: Culture and Capital in the Urban Core », *Annual Review of Sociology*, n°13, 1987, p. 129-47. ZUKIN, Sharon, *Naked City: The Death and Life of Authentic Urban Places*, New York, Oxford University Press, 2010.

<sup>8</sup> HÉNAFF, Marcel, *The City in the Making*, London, Rowan and Littlefield International, 2016. LEARY-OWHIN, Michael E., *Exploring the Production of Urban Space: Differential Space in Three Post-industrial Cities*, Bristol, Policy Press, 2016.

<sup>9</sup> BOURDIEU, Pierre, *Distinction: A social Critique of the Judgement of Taste*, Cambridge, Harvard University Press, 1984.

<sup>10</sup> SIGNORELLI, Amalia, *Cultura popolare a Napoli e in Campania nel Novecento*, Napoli, Guida Editori, 2002, p. 81.

<sup>11</sup> VIGANÒ, Dario, *La camera oscura: il cinema tra memoria e immaginario*, Torino, Effatà Editrice, 2002, p. 58.

seulement une pratique du haut vers le bas. Les résidents, à travers leurs pratiques quotidiennes et leurs actions collectives, réécrivent les espaces urbains en utilisant la mémoire même quand les traces de l'histoire locale ont été effacées par l'évolution de l'environnement bâti.

Les mémoires urbaines racontent une identité commune et elles alimentent le sentiment d'appartenance des individus au groupe à travers les connexions symboliques qu'elles créent. À ce propos, Assmann suggère que la mémoire

comprend le corps de textes réutilisables, images, et rituels spécifiques de chaque société à chaque époque, en cultivant lesquels on stabilise et on transmet l'image que chaque société a d'elle-même. Sur cette connaissance collective, pour la plupart (mais pas seulement) du passé, chaque groupe fonde sa conscience d'unité et de particularité<sup>12</sup>.

La mémoire publique est donc partielle, partisane et souvent contestée. « Il n'y a pas de mémoire qui comprenne tout ce que nous connaissons, sur tous les événements, les personnalités et les problèmes donnés<sup>13</sup> », et dans cette sélection le dialogue entre souvenir et amnésie s'exprime. Le résultat de ce processus est que la mémoire urbaine est à chaque fois redéfinie selon différentes versions et réinterprétations du passé.

À ce propos, Nora distingue entre *milieus de la mémoire* où la mémoire-tradition est située et *lieux de la mémoire* qui représentent « les supports de la mémoire artificielle remplaçant une mémoire nationale<sup>14</sup> ». Nora soutient qu'« il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire » et constate la « fin des sociétés-mémoires, comme toutes celles qui assuraient la conservation et la transmission des valeurs, église ou école, famille ou État<sup>15</sup> ». Nora s'insère dans le débat sur la

---

<sup>12</sup> ASSMANN, Jan, « Collective memory and cultural identity », *New German Critique*, n°65, 1995, p. 132. Nous traduisons. Toutes les citations présentes dans cet article – sauf celles de Pierre Nora qui n'ont pas besoin de traduction – ont été traduites de l'anglais en français par nous.

<sup>13</sup> ZELIZER, Barbie, « Reading the Past against the Grain: The Shape of Memory Studies », *Critical Studies in Mass Communication*, n°12, 1999, p. 224.

<sup>14</sup> DICKINSON, Greg, BLAIR, Carole, OTT, Brian L., *Places of Public Memory: The Rhetoric of Museum and Memorials*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 2010, p. 11.

<sup>15</sup> NORA, Pierre, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, p. 2.

différence entre histoire et mémoire en soutenant que l'histoire est une reconstruction et une représentation du passé basée sur les preuves et les documents, tandis que la mémoire est en évolution permanente, elle est partie constituante d'une communauté et elle peut être manipulée, oubliée ou volontairement éveillée. Ainsi, dans la société contemporaine caractérisée par des processus de globalisation, massification et médiatisation, les lieux jouent le rôle de traces physiques des *milieux* décrits par Nora, désormais incapables d'exprimer une connexion avec leur passé. Les villes deviennent donc le terrain où commémorer et monumentaliser ces traces-là en cherchant à préserver les traditions perdues, les mémoires historiques et, plus en général, l'identité collective.

Les lieux marquent l'identité collective à travers des signifiés narratifs spécifiques, c'est-à-dire qu'ils codifient une relation précise entre passé et présent, ainsi que les contenus symboliques dont ils sont le support. Toutefois, la représentation de la mémoire publique est partielle et sélective, ainsi que les *lieux de mémoire* qui expriment leur caractère profondément politique – ils déterminent ceux qui appartiennent aux nations et en quels termes<sup>16</sup> – et dans certains cas, conflictuel. Par exemple, et suite aux protestations des mouvements pour les droits des personnes handicapées, une nouvelle statue montrant le Président Roosevelt en fauteuil roulant similaire à celui qu'il utilisait a été ajoutée à l'entrée du FDR Memorial à Washington D.C.

Chaque lieu exprime sa propre narration spécifique, sa propre voix et sa façon de légitimer ou d'ignorer les événements et les visions. Une narration qui n'est pas nécessairement lisible ou visible, mais qui inclut aussi les sens et l'expérience des lieux en en codifiant la « stratégie », au sens attribué au terme par de Certeau. Les *lieux de mémoire* prennent une signification culturelle précise à travers leur narration entendue comme capacité de donner du sens, d'être lisibles tout en étant partiels et publics. Dans son roman *Les Enfants de minuit*, Rushdie utilise ses personnages pour réfléchir à la vérité de la mémoire. En effet, pour Rushdie, la mémoire a sa vérité spécifique,

elle sélectionne, élimine, altère, exagère, minimise, glorifie, et vérifie aussi ; mais finalement elle crée sa propre vérité, sa version des

---

<sup>16</sup> DICKINSON, Greg, BLAIR, Carole, OTT, Brian L., *Places of Public Memory: The Rhetoric of Museum and Memorials*, op. cit., 2010, p. 28. JACOBSON, David, *Place and Belonging in America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2002, p. 128.

événements hétérogène, mais généralement cohérente ; et il n'y aura jamais d'être humain sain qui croie à la version de quelqu'un d'autre plus qu'à sa propre version<sup>17</sup>.

Dans cette perspective d'analyse, la ville est un palimpseste, une stratification qui prend ou perd sa signification selon un processus continu de redéfinition des besoins et des signifiés.

Deux cadres de réflexion se dessinent alors clairement : d'une part, l'importance de la mémoire en tant que catégorie d'interprétation fondamentale dans l'étude et dans la lecture de la ville, même à travers l'interprétation des intersections entre les concepts d'histoire et de mémoire qui caractérisent le modernisme et traversent la réflexion de Halbwachs<sup>18</sup>, Rossi et Nora ; d'autre part, la caractérisation de la mémoire en tant que facteur de construction de l'expérience. En effet, si l'on entend l'architecture, c'est-à-dire l'art de « faire » les lieux, comme une expression dans l'espace du paysage mental vivant dans l'imaginaire des individus pour qu'il soit compréhensible, exploitable et habitable, la mémoire devient le vecteur principal capable de promouvoir la transition potentielle de l'imaginaire à l'environnement bâti. C'est dans cet espace, donc, que la mémoire exprime la culture matérielle dont elle est porteuse à travers le projet, la représentation visuelle ou narrative. Ainsi, les villes, grands chantiers de la mémoire, permettent une exploration continue entre les différentes narrations de la société contemporaine. Il s'agit de l'ancien dilemme déjà affronté par Freud et par Proust qui partageaient l'idée selon laquelle d'une part les souvenirs d'une personne peuvent être évoqués par l'environnement bâti ou peuvent même revêtir un caractère spatial, d'autre part les œuvres architecturales ne constituent pas par analogie une représentation du monde mental de la mémoire. La diversité essentielle entre mémoire et architecture est évidente chez de Certeau qui définit la mémoire comme un « anti-musée », car elle n'est pas localisable<sup>19</sup>. En d'autres termes, la mémoire est composée de fragments, elle vit quand les

---

<sup>17</sup> RUSHDIE, Salman, *Midnight's Children*, London, Vintage, 1995, p. 211.

<sup>18</sup> HALBWACHS, Maurice, *La mémoire collective*, Presses Universitaires de France, Paris, 1968. Traduction italienne : *La memoria collettiva*, Milano, Edizioni Unicopli, 2001.

<sup>19</sup> de CERTEAU, Michel, *The Practice of Everyday Life*, Berkeley, University of California Press, 1984, p. 108.

gens s'en emparent et elle est reconfigurée par des circonstances extérieures dans un processus de modification continue<sup>20</sup>.

En particulier, l'analyse des processus ayant impliqué les villes contemporaines, et spécifiquement certains quartiers, peut promouvoir la compréhension de la modalité selon laquelle les mécanismes de la mémoire urbaine se sont heurtés aux effets concomitants de la gentrification, du tourisme et de l'accélération et synchronisation des « rythmes des lieux » dans les villes contemporaines qui rendent homogène et répétitive la structure spatio-temporelle des *milieus* où l'expérience urbaine se déroule<sup>21</sup>. « Ils incluent les routines fonctionnelles de notre monde de la vie qui sont recouvertes de motifs de son et odeur, lumière et obscurité, chaleur et froid, mouvement et immobilité<sup>22</sup> ».

Il faut souligner que la grande transformation de la ville contemporaine subit la pression non seulement de l'évolution des besoins (en partie liés à l'influence du marché immobilier), mais aussi de la demande des citoyens faite de désirs de moins en moins standardisables et de la recherche de différenciation sociale. La conséquence en est clairement une redéfinition des stratégies et des logiques des vieux acteurs urbains comme le marché immobilier qui a commencé à utiliser, beaucoup plus que par le passé, la culture, l'atmosphère, la capacité des lieux de fournir des identités peut-être préfabriquées, mais en tout cas distinctives, ou la mémoire<sup>23</sup>. Le but de l'industrie du patrimoine est de créer de la valeur immobilière en utilisant ces éléments comme des leviers pour orienter le choix des citoyens (ou de certaines classes sociales spécifiques) et pour la valorisation des zones urbaines.

Cette tendance est bien visible dans les processus de réhabilitation et de gentrification des villes américaines, il suffit de penser au développement de la zone South Street Seaport à New York ou du quartier Society Hill à Philadelphie. En particulier, le marché du Faneuil Hall à Boston (qui comprend Quincy Market et d'autres espaces adjacents) et Inner Harbor à Baltimore ont été voulus par James Rouse, qui a donné vie

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 86-87.

<sup>21</sup> CARMONA, Matthew, TIESDELL, Steven, HEATH, Tim, OC, Taner, *Public Places, Urban Spaces. The Dimension of Urban Design*, Oxford, Architectural Press, 2010.

<sup>22</sup> WUNDERLICH, Filipa Matos, *Walking and Rhythmicity: Sensing Urban Space*, London, University College London, 2008, p. 134-135.

<sup>23</sup> KHIRFAN, Luna, *World Heritage. Urban Design and Tourism: Three Cities in the Middle East*, New York, Routledge, 2016.



à la *rousification* de l'Amérique, en fusionnant la mémoire historique des lieux avec le design-management Disney, en utilisant les terres publiques et les financements fédéraux pour créer des lieux de consommation spectaculaires exerçant sur les consommateurs un attrait magnétique<sup>24</sup>. Les partenariats public-privé et les projets phares ont été les premiers à attirer la vague des *baby-boomers* et des *yuppies* vers la ville, souvent à travers des processus de gentrification qui ont fait revivre les *inner cities* commerciales et de services, en les transformant en des quartiers sophistiqués<sup>25</sup>. Le mouvement de préservation historique a utilisé les narrations des expériences urbaines pour justifier la conservation physique des structures et des bâtiments. En revêtant l'espace urbain de narrations familiales et en invitant les spectateurs à les vivre et à les reproduire, on a cherché à donner à l'environnement bâti une authenticité impossible autrement.

Il s'agit là d'une des voies largement suivies dans les villes américaines qui ont choisi d'engager des processus de récréation des districts « historiques » ou des villages urbains, peut-être précisément parce que l'histoire et la mémoire urbaine n'étaient pas tellement présentes ; au contraire, en Europe, on n'a pas eu besoin de créer des zones historiques ni d'inventer les traditions et les mémoires. À ce propos, Kunstler souligne que Paris l'attriste, car il sait que la culture américaine présente si peu de perspectives, surtout dans les arts civiques, qu'elle n'a réussi à créer rien de comparable ou de spirituellement satisfaisant comme la ville de Paris. En effet, l'expérience européenne a été caractérisée par la tentative opposée de valoriser la mémoire de la ville et de rendre reconnaissables ses traits distinctifs et de différenciation sociale, surtout par rapport à ses artefacts et à la magnifique interrelation entre les bâtiments et la sphère publique<sup>26</sup>. Toutefois, dans les deux cas, l'unité fonctionnelle et symbolique de la ville devient donc le quartier et ce processus est accentué par la gentrification ou la régénération des zones impliquées, dans certains cas au détriment de la mémoire urbaine.

Qu'il s'agisse d'interventions d'invention de la mémoire, qui inévitablement coïncident avec une théâtralisation de l'histoire, ou au

---

<sup>24</sup> PUNTER, John, *The Vancouver Achievement: Urban Planning and Design*, Vancouver, Toronto, UBC Press, 2003.

<sup>25</sup> HALL, Peter, *Cities of Tomorrow: An Intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*, London, Wiley, 1988, p. 347-351.

<sup>26</sup> KUNSTLER, James Howard, *The City in Mind. Notes on the Urban Condition*, New York, The Free Press, 2003.

contraire de récupération de la mémoire et de la valeur ancienne des lieux, les villes deviennent simulacre, une représentation scénographique visant à placer sur le marché ces théâtres de la mémoire pour ceux qui cherchent la distinction et l'exclusivité.

### *Théâtralisation de l'histoire : régénération vs mémoire urbaine*

Sur cette base théorique, il est possible d'affirmer que les projets de régénération urbaine, de gentrification et d'urbanisme, – conjugués à la médiatisation et à la réification de l'image de la ville – peuvent contribuer à affaiblir la mémoire urbaine. D'ailleurs, au fil du temps, les lieux et les bâtiments modifient leurs usages et ils accueillent de nouvelles fonctions et typologies d'utilisateurs. Comme le suggère Cantacuzino :

puisque leur structure tend à survivre à leur fonction, les bâtiments ont été adaptés sans cesse à de nouveaux usages – ce qui a permis de tirer de leur environnement physique, génération après génération, un sentiment de continuité et de stabilité<sup>27</sup>.

À ce propos, Machado parle d'une réécriture continuelle de la même toile où les vieilles histoires peuvent être lues entre les lignes des nouvelles significations attribuées aux lieux<sup>28</sup>. Ces significations-là sont le résultat d'un processus cognitif lié aux fonctions de l'environnement bâti et à la perception des gens.

L'environnement bâti existant a une grande signification, il a une valeur patrimoniale et il est en même temps essentiel pour le futur culturel des lieux. [...] La structure existante aura aussi une relation précise avec les choses éloignées, telles qu'un monument, ou d'autres éléments dans le paysage. Il se peut que les choses éphémères qui existent dans la mémoire collective de la zone locale aient aussi contribué à la nature de la situation existante. Des facteurs ainsi que la façon de célébrer des occasions particulières, un produit local particulier, ou la façon dont la société

---

<sup>27</sup> CANTACUZINO, Sherban, « New Uses for Old Buildings », *The Architectural Review*, n°151(903), 1972, p. 263.

<sup>28</sup> MACHADO, Rojas, « Old Buildings as Palimpsest », *Progressive Architecture*, n°57(11), 1976, p. 46-49.

locale agit dans une situation déterminée peuvent contribuer au caractère distinctif des lieux<sup>29</sup>.

L'architecture et les monuments de la ville peuvent devenir des traces qui contribuent à construire un sentiment de communauté et une culture partagée à travers la connexion du présent avec un passé qui est reconstruit en inventant ou en imaginant des anecdotes, des traditions et des lieux<sup>30</sup>. En effet, l'invention des traditions dont Hobsbawm parlait poursuit trois différents objectifs : produire de la cohésion sociale dans la communauté, favoriser la socialisation à travers les valeurs, les croyances et les comportements, et légitimer l'autorité d'un pays. Par conséquent, les lieux de la ville forment les mémoires et représentent des codes mnémoniques qui peuvent être, comme le suggère Boyer,

restaurés, remplacés et renouvelés d'une époque à l'autre. Cependant, les noms des rues et des places d'une ville, les déficiences dans sa planification et sa forme physique, ses monuments et ses fêtes locales, demeurent en tant que traces et ruines de ce qu'elle était précédemment. Ils sont des témoignages ou des hiéroglyphes du passé à relire, réanalyser et remanier littéralement au fil du temps. Les images qui se produisent à partir de circonstances historiques particulières définissent notre sentiment de la tradition ; elles dirigent littéralement notre connaissance de l'histoire<sup>31</sup>.

Dans ce contexte, on peut évoquer la notion de répétition au sens utilisé par Heidegger<sup>32</sup>. Comme le soutient Schrag pour Heidegger,

la répétition est la transmission et l'appropriation des possibilités. Elle est une appropriation à travers laquelle le passé est récupéré en tant que possibilité. Par conséquent, la répétition engendre la réouverture du passé à travers la traduction de ce qui a été en possibilités à choisir encore à chaque fois<sup>33</sup>.

---

<sup>29</sup> STONE, Sally, *UnDoing Buildings: Adaptive Reuse and Cultural Memory*, New York, Routledge, 2020, p. 3.

<sup>30</sup> BOYER, Christine, *The city of collective memory*, Cambridge, MIT Press, 1994.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 322.

<sup>32</sup> HEIDEGGER, Martin, *Being and Time*, Oxford, Blackwell, 1962.

<sup>33</sup> SCHRAG, Calvin, « Heidegger on Repetition and Historical Understanding », *Philosophy East and West*, n°20(3), 1970, p. 289.

Le concept de répétition devient essentiel pour comprendre le processus à travers lequel un ensemble de faits isolés peut prendre une signification et entrer dans le présent au profit des spectateurs urbains. En même temps, la nostalgie croissante pour les styles architecturaux du passé ayant caractérisé les villes américaines et européennes à partir des années 1970 et 1980 a contribué à transformer des zones et des quartiers en scènes urbaines à consommation visuelle. Dans certains cas, ces scènes urbaines ont suivi un goût massifié, mais dans d'autres cas elles ont récupéré l'histoire des lieux ou la tradition pour renouveler les espaces urbains en permettant aux spectateurs de concentrer leur attention dans un cadre scénographique préétabli.

En d'autres mots, il s'agit d'un processus ayant progressivement caractérisé un nombre important de villes, surtout américaines, et ayant souvent remplacé la mémoire urbaine avec une forme de théâtralisation de l'histoire. Ce processus a été accompagné et soutenu par les interventions de renouvellement urbain et de gentrification qui ont déterminé presque toujours un *turnover* social élevé et une transformation radicale du tissu économique et social des quartiers. Les deux grands piliers sur lesquels reposent les actions de gentrification et les narrations qui les supportent sont la distinction et l'attention aux émotions. En effet, l'atmosphère d'un lieu et les émotions qu'il engendre peuvent produire un effet de distinction sociale que la classe moyenne supérieure est prête à payer et qui se révèle inévitablement élitaire puisque les émotions suscitées par les architectures anciennes ou par un usage narratif du passé restent un privilège réservé à ceux qui possèdent la culture pour les vivre.

### *Montage et ville : Boston vs Paris*

Le paysage des métropoles contemporaines ressemble souvent à un artifice performatif composé de fragments de visions empruntés au tissu urbain et ensuite organisés ou superposés. Ainsi, en utilisant une image de Boyer,

à Manhattan, ainsi que dans la plupart des villes globales ou des villes de premier rang ayant connu une croissance explosive du marché immobilier dans les années 80, c'était comme si quelqu'un avait remodelé la phrase célèbre d'Alberti selon laquelle la ville est assimilée à une grande

maison, et la maison à une petite ville et avait déclaré que la ville doit être assimilée à un grand musée, et le musée à une petite ville<sup>34</sup>.

Certains quartiers des villes, souvent dans les centres historiques – dans cet article on analysera en particulier Beacon Hill à Boston et le Marais à Paris – racontent des visions vraies ou artificielles. Le spectateur se promène dans la ville et il se retrouve soudainement projeté dans le beau simulacre de ces théâtres d'un capitalisme avancé. Debord affirmait que le spectacle est du capital accumulé jusqu'à ce qu'il ne devienne une image<sup>35</sup>. Le spectacle devient, donc, un moyen de conquérir l'espace de la vie quotidienne et de faire entrer le marché capitaliste dans les dynamiques du loisir et du paysage architectural. Un spectacle qui se construit à travers la « production consciente d'atmosphères, la mise en scène de matériaux et à travers les matériaux<sup>36</sup> ». La valeur scénique des lieux, bien prophétisée par Benjamin lorsqu'il affirmait : « regarde tout, ne touche rien<sup>37</sup> », dans la métropole contemporaine, dépasse la valeur d'usage.

Repenser le paysage urbain en termes esthétiques à travers l'évidence de quartiers qui – même en vertu des processus de gentrification dont ils ont été les protagonistes – ont mieux exprimé cette relation, suppose l'existence de certaines conditions de base. Premièrement, la conscience que le paysage et l'atmosphère n'existent pas de la même manière en tout lieu, mais qu'ils sont des concepts changeants et dynamiques. En même temps, l'idée que les affordances qu'un paysage urbain exprime, c'est-à-dire la capacité de suggérer son usage, induisent une perception spécifique auprès des spectateurs<sup>38</sup>. L'atmosphère d'un lieu influence profondément l'*habitus* de ses habitants, au sens attribué au terme par Bourdieu, dans la relation qui se produit entre les pratiques quotidiennes et l'univers narratif dans lequel ces pratiques évoluent. Bien que l'image de la ville ait été troublée non seulement par la séparation entre forme et fonction – qui devient de plus en plus évidente –, mais aussi par la dissolution des liens traditionnels entre personnes au sein des

---

<sup>34</sup> BOYER, Christine, *The city of Collective Memory, op. cit.*, p. 421.

<sup>35</sup> DEBORD, Guy, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 [1967].

<sup>36</sup> BÖHME, Hartmut, *Natur und Subjekt*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1988, p. 156.

<sup>37</sup> BENJAMIN, Walter, *The Arcade Project*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1999, p. 201.

<sup>38</sup> GRIFFERO, Tonino, *Atmospheres: Aesthetics of Emotional Spaces*, New York, Routledge, 2014.

communautés<sup>39</sup>, chaque ville continue à exprimer « son caractère spécial, son slang ou son dialecte, sa forme d'humour ayant parfois une marque spéciale<sup>40</sup> ». En d'autres mots, la ville et ses quartiers expriment une atmosphère qui affecte la perception des individus et agit d'une manière ou d'une autre sur leurs natures, leurs tendances et leurs inclinations. C'est donc l'image qui prévaut et peu importe si elle est réelle, ou si elle est fondée sur des préjugés, des métaphores ou des reproductions virtuelles (on considère, par exemple, les *skylines* des grandes métropoles qui peuplent la filmographie américaine et qui reproduisent une image partielle et non visible de la même manière dans la réalité). Mais cette image n'est pas moins efficace. Au contraire, l'atmosphère de la ville se transforme rapidement en mythe même grâce à l'action constante des médias et en particulier du cinéma – conte urbain par excellence – et amène les gens à se rendre sur les lieux déjà avec l'idée « de faire certaines choses et pas d'autres<sup>41</sup> ». Peu importe si le mythe urbain, si bien décrit par Benjamin, est positif ou négatif, ou encore irrationnel, car son charme réside dans l'imprévu, l'inhabituel et la capacité de surprendre les spectateurs et de se raconter à travers de nouveaux langages, interactions quotidiennes et subcultures locales. C'est justement grâce aux métaphores et aux langages utilisés – qui deviennent patrimoine cognitif collectif – que le mythe arrive à coloniser l'imaginaire de tous. Ainsi pour Paris au XIX<sup>e</sup> siècle, beau et grandiose, ou pour Londres qui était à la même époque au milieu de sa métamorphose, ou encore pour New York, la ville moderne par excellence où tout peut arriver à tout moment. On sait depuis toujours que les villes produisent des atmosphères. Camillo Sitte parlait déjà d'*effet* comme de concept clé de la ville organique, ainsi qu'Endell qui, en 1909, décrivait les jeux de couleur infinis qui permettent de voir la nouvelle beauté de la métropole, et Lynch qui, dans ses études fondées sur le concept d'*imageability*, parlait de l'atmosphère identitaire des lieux et affirmait qu'il s'agit de « la qualité dans un objet physique qui lui donne une probabilité élevée d'évoquer une image forte auprès d'un observateur donné<sup>42</sup> ».

---

<sup>39</sup> DAMISCH, Hubert, *Skyline: The Narcissistic City*, Stanford, Stanford University Press, 2001, p. 14.

<sup>40</sup> RYKWERT, Joseph, *The Seduction of Place. The History and Future of the City*, New York, Pantheon Books, 2000, p. 218.

<sup>41</sup> MARBACK, Richard, BRUCH Patrick, EICHER Jill, *Cities, Cultures, Conversations. Readings for Writers*, Boston, MA, Allyn & Bacon, 1998, p. 6.

<sup>42</sup> LYNCH, Kevin, *The Image of the City*, Cambridge, The MIT Press, 1960, p. 9.

Toutefois, l'atmosphère d'une ville ou d'un quartier où les vestiges du passé sont capables de dégager des émotions et des suggestions très puissantes sera très différente par rapport aux environnements urbains radicalement contemporains qui reconstruisent la mémoire en imitant les formes de l'antiquité<sup>43</sup>.

On retrouve cette différence bien exprimée, par opposition, dans Beacon Hill et dans le Marais. Les quartiers tels que Beacon Hill qui ne peuvent pas compter sur le pouvoir de la conservation, de l'histoire et de la mémoire urbaine ont construit leur imaginaire sur la valorisation de leur identité et de leur caractère architectural, en laissant encore intacts les becs de gaz et les maisons du XVIII<sup>e</sup> siècle qui aujourd'hui n'ont pas de prix, car ils produisent des émotions intenses à travers le pouvoir de séduction de l'atmosphère pour les résidents et pour les touristes. Au contraire, le Marais à Paris ou Brera à Milan, avec peu d'éléments, arrivent à évoquer un climat historique et social enraciné dans le passé et parfois à être associés à un style de vie bien précis. Toutefois, dans les deux cas, les lieux arrivent à produire un *habitus* identitaire qui distingue les gens qui l'habitent. En d'autres mots, les attributs de l'espace – narrativement planifiés et construits – n'appartiennent plus seulement à la sphère physique des lieux, mais également au domaine des expériences perceptives des habitants et des visiteurs qui contribuent à définir l'*emotional cityscape*, à structurer l'imaginaire de la ville et à caractériser et donner de l'importance aux styles de vie. Koolhaas et Lynch, dans le sillage de Benjamin, ont soutenu que le rapport entre individus et espace urbain est fortement médié par les émotions et l'expérience. La dimension de la spontanéité et de la passion, comme définie par Lefebvre, est valorisée ou créée à travers la narration et la théâtralisation de la mémoire. En rappelant la définition de Bulot, la mémoire est le langage avec lequel l'identité s'inscrit dans le temps et dans la durée<sup>44</sup>. L'espace, avec ses attributs, ses traces et ses langages, joue un rôle crucial dans la cristallisation de la mémoire. D'ailleurs, la lecture de l'espace permet de comprendre la société, car elle peut révéler les conditions de sa production, l'usage qu'on en fait, les ambitions qu'il exprime, les intentions et les intérêts qui l'ont produit. Pourtant, il serait incorrect de définir l'espace comme un simple texte où lire clairement les caractéristiques de la société actuelle, car il est

---

<sup>43</sup> GRIFFERO, Tonino, *Atmospheres: Aesthetics of Emotional Spaces*, op. cit.

<sup>44</sup> BULOT, Thierry, VESCHAMBRE, Vincent, *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan, 2006.

plutôt, comme on l'a déjà souligné, un palimpseste qui accueille des écritures successives qui se superposent, se confondent à la vue même grâce aux effacements partiels ou aux traces estompées d'un patrimoine culturel qui peut être à chaque fois récupéré pour être réactualisé.

Dans cette perspective, Beacon Hill et le Marais peuvent être considérés comme des exemples paradigmatiques, même s'ils ont des styles architecturaux opposés et des vocations qui ne sont pas homogènes du point de vue culturel et politique, de quartiers qui ont progressivement consolidé un effet de distinction et de différenciation sociale du reste du tissu urbain. Alors que, pour le quartier parisien, un rôle central a été indéniablement joué par l'influence des processus de renouvellement des zones centrales ayant commencé dans les villes à partir des années 1950 et par l'idée politique de base de consolider le pouvoir bourgeois dans le tissu urbain, Beacon Hill est l'exemple d'un vieux quartier *inner-city* qui a toujours conservé ses résidents à revenus plus élevés, même quand il a vécu des périodes de léger déclin à cause de l'affirmation du nouveau et prétentieux quartier de Back Bay. En effet, à cette occasion, les habitants – qui appartenaient aux vieilles familles bostoniennes – et non pas les planificateurs, engagèrent ce que beaucoup de spécialistes appellent une « gentrification spontanée » : ils arrêtaient la décadence du district, en garantirent l'harmonie architecturale et firent revenir la classe supérieure<sup>45</sup>. En d'autres mots, l'origine de l'atmosphère de ce quartier réside certainement dans ses caractéristiques architecturales qui le rendent attirant et un monument architectural exceptionnel de la ville, mais surtout dans sa capacité d'exprimer stabilité et durée, une condition plutôt rare dans les métropoles américaines, qui au contraire sont généralement caractérisées par une transformation continue, due à la réaction de la population blanche aux processus d'intégration ethnique engendrés par le marché qui mènent à ce que Schelling a défini « point de basculement », c'est-à-dire le pourcentage de population noire au-delà duquel l'intégration stable n'est plus maintenue et le changement dans la composition sociale d'un quartier et surtout dans son image commence<sup>46</sup>.

---

<sup>45</sup> LIN, Jan, MELE, Christopher, *The Urban Sociology Reader*, New York, Routledge, 2005. DUANY, Andres, « Three Cheers for Gentrification ». URL : <https://www.mckinneytexas.org/DocumentCenter/View/1350/ThreeCheersGentrificationDuany?bidId=>.

<sup>46</sup> SCHELLING, Thomas C., « A Process of Residential Segregation: Neighborhood Tipping », in Pascal A. (ed.), *Racial Discrimination in Economic Life*, Lexington, MA, D. C. Heath, 1972, p. 157-84. GOERING, John M., *Housing*



Plus précisément, selon Clerval, le Marais est le seul quartier de Paris à avoir connu un cycle complet d'investissement, désinvestissement et de nouveaux investissements de manière similaire à certaines villes de la côte est des États-Unis<sup>47</sup>. Au début, c'était un quartier aristocratique issu de l'urbanisation du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle et il était caractérisé par la construction de demeures inspirées de la Renaissance italienne (par exemple l'Hôtel Carnavalet ou la Place Royale, aujourd'hui Place des Vosges). Ensuite, au XVIII<sup>e</sup> siècle, il fut abandonné par l'aristocratie qui lui préférait les nouveaux quartiers tels que Faubourg-Saint-Honoré ou Saint-Germain. Ainsi, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, le Marais devient un quartier populaire et d'immigration qui accueille les activités artisanales et industrielles et le quartier historique juif de la rue des Rosiers, le Pletzl. Ensuite, la revalorisation du centre ancien de la ville n'a pas été seulement le résultat d'une intervention publique, mais aussi de la coexistence de capitaux privés. En 1977, l'ancien quartier aristocratique du Marais devient l'objet d'un plan de sauvegarde et de valorisation qui élargit les mesures prévues par la loi Malraux de 1962 dans le but de restituer au quartier l'aspect, même architectural, qu'il avait à l'époque du plan de Turgot de 1739, en éliminant toutes les « intrusions » qui avaient caractérisé le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, même la construction du Centre Pompidou, ouvert en 1977, et du Forum des Halles deux ans après, marque la naissance de nouveaux pôles d'attraction culturels et commerciaux au cœur du vieux Paris et renforce et accélère les processus de gentrification du quartier<sup>48</sup>. Alors que Saint-Germain a eu besoin d'environ quarante ans pour devenir spontanément l'un des quartiers les plus convoités de la capitale française, le Marais, grâce aux interventions publiques voulues principalement par Malraux, a connu en moins de vingt ans un processus progressif d'expulsion de ses artisans et de ses résidents originaux. Selon Garnier, c'est justement avec la réalisation du Centre Pompidou qu'un projet politique global commence, dû aux mouvements sociaux de 1968, qui utilise le musée comme symbole capable d'encourager le remplacement de la population au profit des tableaux et des professions culturelles, en acheminant les mouvements des étudiants de 1968 vers un

---

*Desegregation and Federal Policy*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 1986.

<sup>47</sup> CLERVAL, Anne, *Paris sans le peuple : la gentrification de la capitale*, Paris, La Découverte, 2013.

<sup>48</sup> SANTE, Luc, *The Other Paris*, New York, Farrar Straus & Giroux, 2015.

terrain principalement culturel et donc politiquement inoffensif<sup>49</sup>. Les processus de gentrification de l'espace urbain deviennent fonctionnels à la réalisation de cet objectif et la nouvelle classe moyenne remplace les vieilles classes populaires. Le projet de renouvellement du Marais, qui envisageait aussi la suppression et la nouvelle localisation dans des quartiers moins importants d'un point de vue architectural de quelques activités commerciales du quartier (fourreurs, opticiens, joailliers, etc.), attira bientôt l'intérêt du marché immobilier et engendra une augmentation vertigineuse de la valeur des propriétés, en déterminant une transformation rapide du quartier

malgré son projet de conservation, en quartier résidentiel de luxe et en attraction touristique pleine de monuments architecturaux restaurés, remplie de chemins du patrimoine, et généreusement parsemée de galeries d'art, musées, boutiques, magasins d'antiquités, et restaurants<sup>50</sup>.

Entouré de grands boulevards, le Marais est à l'intérieur un labyrinthe de rues étroites offrant au visiteur un mélange de différents styles architecturaux provenant de différentes époques historiques. Comme le soutient efficacement Boyer,

le vieux Marais, par exemple, un quartier de 320 acres adjacent au Centre Pompidou, devint l'un des plus grands quartiers de conservation du centre historique de Paris, un quartier qui a été transformé en enclave résidentielle et touristique de luxe durant les trois dernières décennies<sup>51</sup>.

En effet, l'un des outils de réorganisation spatiale est justement l'amélioration de l'imaginaire national à travers des architectures imposantes et indépendantes. Le programme ambitieux sous la présidence de Mitterrand visait à transformer le centre de Paris et une partie de sa banlieue en de nouvelles zones culturelles et de loisirs. La transformation de la gare d'Orsay en musée, la Villette, la modernisation du Grand Louvre, le nouvel Opéra place de la Bastille, la Grande Arche à la Défense et le Centre Pompidou ont été des projets publics qui ont revitalisé les vieux quartiers, encouragé les processus de gentrification et poursuivi les

---

<sup>49</sup> CLERVAL, Anne, *Paris sans le peuple : la gentrification de la capitale*, *op. cit.*, 2013.

<sup>50</sup> BOYER, Christine, *The City of Collective Memory*, *op. cit.*, p. 414.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 413.

politiques de Malraux qui voulaient transformer le centre de Paris en musée en plein air<sup>52</sup>.

Il est intéressant de noter que, dans la gentrification du quartier du Marais, on peut retrouver quelques-uns de principes qui avaient inspiré et guidé Haussmann et ses transformations de Paris sous le Second Empire. En particulier, la volonté de moderniser la ville, l'impulsion donnée au marché immobilier et un objectif plus général de transformation sociale de la population. La « rénovation-déportation<sup>53</sup> », si l'on veut utiliser un terme du Groupe de sociologie urbaine de Nanterre dirigé par Castells et Godard dans les années 1970, a été une politique de gentrification délibérée qui visait à transformer radicalement l'habitat et le droit à la ville de certaines couches de la population dans le but d'attirer la classe moyenne et de rendre la ville attirante<sup>54</sup>. Pourtant, il ne s'agissait pas d'un processus de théâtralisation de l'histoire, mais d'une récupération de l'ancien cœur du quartier qui a rendu la richesse symbolique et la mémoire des lieux reconnaissables dans le but de créer un facteur de distinction qui justifie le principe d'exclusivité<sup>55</sup>.

Néanmoins, cette interprétation n'est pas applicable au cas de Beacon Hill à Boston qui, au contraire, a connu une stabilisation progressive de l'état de distinction du reste du tissu urbain de la ville grâce à l'activité de ses habitants. Beacon Hill ainsi que Knob Hill à San Francisco, est une zone centrale très convoitée, et représente, conjointement à des quartiers tels que Georgetown à Washington, D.C., un précurseur des processus actuels de gentrification<sup>56</sup>. Dans ses études sur l'utilisation du sol de Boston, Firey observa que Beacon Hill était un quartier résidentiel à l'atmosphère particulière qui jouxtait une zone à faible revenu habitée par des immigrés et qui avait été revitalisée par ses

---

<sup>52</sup> CLERVAL, Anne, *Paris sans le peuple : la gentrification de la capitale*, *op. cit.*

<sup>53</sup> YOUNG, Greg, *The Ashgate Research Companion to Planning and Culture*, Farnham, Ashgate Publishing Limited, 2013.

<sup>54</sup> GODARD, Francis, CASTELLS, Manuel, DELAYRE, Henri, DESSANE, Catherine, O'CALLAGHAN, Chantal, *La Rénovation urbaine à Paris : structure urbaine et logique de classe*, Mouton, Paris, La Haye, 1973.

<sup>55</sup> AMENDOLA, Giandomenico, *La città postmoderna. Magie e paure della metropoli contemporanea*, Bari, Laterza, 2003.

<sup>56</sup> BROWN-SARACINO, Japonica, *Gentrification Debates*, New York, Routledge, 2010.

résidents en utilisant des fonds privés<sup>57</sup>. Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Beacon Hill fut principalement un pâturage collinaire, puis la construction de l'imposant State House entama une spéculation foncière dans les zones environnantes et un développement immobilier local. Le style fédéral américain discret et élégant du Capitole des États-Unis influença l'architecture des bâtiments du quartier. Entre-temps, en 1799, les résidents commencèrent à créer le quartier résidentiel le plus charmant de Boston du XIX<sup>e</sup> siècle. En peu de temps, cette zone rurale peu attirante devint un quartier convoité et de grande valeur avec des villas en briques apparentes et à la façade bombée (caractéristique qui est devenue le trait distinctif du quartier). Vers 1840, la construction du quartier était presque complète et pendant les années suivantes du XIX<sup>e</sup> siècle, on n'ajouta que des détails ou des éléments décoratifs qui suivaient les modes de l'époque (les portes victoriennes, les mansardes, les fenêtres en baie, etc.) Cela explique l'architecture éclectique qui caractérise beaucoup de maisons de Beacon Hill, sans pour autant provoquer une perte d'unité. Au contraire, les différents éléments accumulés au fil du temps représentent l'élément inattendu et insolite qui donne son charme et son « histoire » au quartier<sup>58</sup>.

Après la Révolution, Boston connut une expansion physique surprenante avec la création de constellations de nouvelles villes-usines autour de la ville, de sept nouvelles voies ferrées et d'un nombre croissant d'immigrés irlandais indigents qui dépassait celui des logements disponibles, en devenant rapidement une ville trop étroite et exigüe pour les exigences de ses habitants. Par conséquent, le North End, avec ses rues étroites et sinueuses, se transforma en quartier bondé d'habitations. Pourtant, Old Fort Hill, le quartier financier actuel, commença à accueillir des immeubles de bureaux et des dortoirs destinés aux immigrants, et Beacon Hill continua à être un refuge inaccessible destiné aux élites des classes plus élevées.

Il ressort de l'analyse de l'évolution de Beacon Hill et du Marais que la mémoire du passé (voire la conservation historique) a lentement gagné au fil du temps un considérable degré de contrôle de l'aspect

---

<sup>57</sup> FIREY, Walter Irving, *Land use in Central Boston*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1966 [1947]. LEES, Loretta, SLATER, Tom, WYLY, Elvin, *Gentrification*, New York, Routledge, 2008. TREVINO, Javier, *Investigating Social Problems*, Los Angeles, Sage, 2019.

<sup>58</sup> CHALMERS BARTLETT, Chyntia, *Beacon Hill*, Chicago, San Francisco, Arcadia Publishing, 2004.

esthétique et visuel de la ville. Si on la limitait à une observation unidimensionnelle, on pourrait considérer cette affirmation comme réductrice, car elle décrirait un processus qui semblerait ne pas tenir compte de nombreux aspects sociaux et culturels qui affectent les processus de gentrification, en limitant l'interprétation du phénomène à l'action exercée par le marché (c'est-à-dire par les particuliers) sur l'espace public et sur les principes régulateurs qui le gouvernent. En réalité, en faisant une analyse plus approfondie, il est évident que l'usage de la mémoire urbaine dans les processus de gentrification, désormais répandus dans les *central cities* et les *inner cities* du capitalisme avancé, s'ajoute à d'autres forces qui affectent les actions de sauvegarde du patrimoine culturel des villes et qui ont contribué à transformer la sphère publique en médiateur/arbitre, tout sauf neutre, du patrimoine historique et de la mémoire urbaine. D'ailleurs, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la sphère publique – aujourd'hui le théâtre de la mémoire urbaine et des architectures distinctives symboliques – a progressivement perdu sa fonction critique et son rôle de lieu dialogique d'échange de vues et s'est marchandisée, à cause de la médiatisation et du rôle croissant des intérêts privés en concurrence les uns avec les autres pour satisfaire ou diriger les choix des consommateurs. La marchandisation de la sphère publique a déterminé une intrusion même dans la sphère privée des individus, c'est-à-dire dans leurs désirs, émotions et imaginaires, en leur donnant un prix, une valeur d'usage et une valeur d'échange en fonction du contexte social où on agit. La publicisation de la sphère privée, voire l'entrée des émotions dans la sphère publique, a commencé à imprégner les discours et les valeurs de la sphère politique et économique. En effet, Sennett dans *Les Tyrannies de l'intimité* analysait déjà la conquête de la sphère publique par les émotions et soulignait que le triomphe de l'intimisme, de la culture de l'authenticité et du sentimentalisme avait privatisé la sphère publique et provoqué la fin de l'homme public<sup>59</sup>. D'ailleurs, comme le soutient Manstead<sup>60</sup>, les émotions jouent des rôles sociaux importants : elles créent des valeurs, des idéologies, des croyances, des comportements et renforcent un sentiment d'appartenance au groupe. Par conséquent, la mémoire urbaine et, plus généralement, le rôle du passé dans la sphère publique contemporaine,

---

<sup>59</sup> AZZARITI, Ferdinando, *Il capitalismo delle emozioni. Al cuore della competitività delle imprese*, Milano, Franco Angeli, 2009, p. 12.

<sup>60</sup> MANSTEAD, Antony S.R., « Emotion in Social Life », *Cognition and Emotion*, n°5(5-6), 1991, p. 353-362.

surtout là où l'histoire n'était pas si présente, ont été colonisés par des intérêts privés ou tout au moins définis et construits à des fins instrumentales. Les choix de design urbain, les reconstructions historiques, les narrations officielles expriment le lien – pas toujours évident, mais qui mérite d'être approfondi – entre architecture, entendue comme forme et style, et production d'une mémoire urbaine parfois très éloignée des expériences réellement vécues et décentrée par rapport à la réalité. En effet, à partir des années 1960, les urbanistes ont démontré qu'il est possible de capturer l'imaginaire de la population à travers des choix audacieux (par exemple, la réutilisation adaptative de Quincy Market et plus tôt le nouveau bâtiment de l'hôtel de ville de Boston, exemple très clivant d'architecture brutaliste signé en 1968 par Kallmann, McKinnell et Knowles) pour accompagner la ville vers de nouveaux horizons.

### *Bibliographie*

AMENDOLA, Giandomenico, *La città postmoderna. Magie e paure della metropoli contemporanea*, Bari, Laterza, 2003.

ASSMANN, Jan, « Collective Memory and Cultural Identity », *New German Critique*, n°65, 1995.

AZZARITI, Ferdinando, *Il capitalismo delle emozioni. Al cuore della competitività delle imprese*, Milano, Franco Angeli, 2009.

BENJAMIN, Walter, *The Arcade Project*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1999.

BÖHME, Hartmut, *Natur und Subjekt*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1988.

BOURDIEU, Pierre, *Distinction: A social Critique of the Judgement of Taste*, Cambridge, Harvard University Press, 1984.

BOYER, Christine, *The City of Collective Memory*, Cambridge, MIT Press, 1994.

BREBBIA, Carlos A., GALIANO-GARIGOS, Antonio, *Urban Regeneration & Sustainability*, Southampton, WIT Press, 2017.

BROWN-SARACINO, Japonica, *Neighborhood That Never Change: Gentrification, Social Preservation, and the Search for Authenticity*, Chicago, University of Chicago Press, 2009.

BROWN-SARACINO, Japonica, *Gentrification Debates*, New York, Routledge, 2010.

BULOT, Thierry, VESCHAMBRE, Vincent, *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan, 2006.

CANTACUZINO, Sherban, « New Uses for Old Buildings », *The Architectural Review*, n°151(903), 1972.

CARMONA, Matthew, TIESDELL, Steven, HEATH, Tim, OC, Taner, *Public Places, Urban Spaces. The Dimension of Urban Design*, Oxford, Architectural Press, 2010.

de CERTEAU, Michel, *The Practice of Everyday Life*, Berkeley, University of California Press, 1984.

CHALMERS BARTLETT, Chyntia, *Beacon Hill*, Chicago, San Francisco, Arcadia Publishing, 2004.

CLERVAL, Anne, *Paris sans le peuple : la gentrification de la capitale*, Paris, La Découverte, 2013.

DAMISCH, Hubert, *Skyline: The Narcissistic City*, Stanford, Stanford University Press, 2001.

DEBORD, Guy, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 [1967].

DICKINSON, Greg, BLAIR, Carole, OTT, Brian L., *Places of Public Memory: The Rhetoric of Museum and Memorials*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 2010.

DUANY, Andres, « Three Cheers for Gentrification » <[https://www.mckinneytexas.org/DocumentCenter/View/1350/Three CheersGentrificationDuany?bidId=](https://www.mckinneytexas.org/DocumentCenter/View/1350/ThreeCheersGentrificationDuany?bidId=)>.

EVANS, Graeme, « Measure for Measure: Evaluating the Evidence of Culture's Contribution to Regeneration », *Urban Studies*, n°42, 2005, p. 959-983.

FIREY, Walter Irving, *Land Use in Central Boston*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1966 [1947].

GODARD, Francis, CASTELLS, Manuel, DELAYRE, Henri, DESSANE, Catherine, O'CALLAGHAN, Chantal, *La Rénovation urbaine à Paris : structure urbaine et logique de classe*, Mouton, Paris, La Haye, 1973.

GOERING, John M., *Housing Desegregation and Federal Policy*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 1986.

GRIFFERO, Tonino, *Atmospheres: Aesthetics of Emotional Spaces*, New York, Routledge, 2014.

GURVITCH, Georges, *Traité de sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958.

HALBWACHS, Maurice, *La Mémoire collective*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968. Traduction italienne : *La memoria collettiva*, Milano, Edizioni Unicopli, 2001.

HALL, Peter, *Cities of Tomorrow: An Intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*, London, Wiley, 1988.

HEIDEGGER, Martin, *Being and Time*, Oxford, Blackwell, 1962.

HÉNAFF, Marcel, *The City in the Making*, London, Rowan and Littlefield International, 2016.

JACOBSON, David, *Place and Belonging in America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2002.



- KHIRFAN, Luna, *World Heritage. Urban Design and Tourism: Three Cities in the Middle East*, New York, Routledge, 2016.
- KUNSTLER, James Howard, *The City in Mind. Notes on the Urban Condition*, New York, The Free Press, 2003.
- LEARY-OWHIN, Michael E., *Exploring the Production of Urban Space: Differential Space in Three Post-Industrial Cities*, Bristol, Policy Press, 2016.
- LEES, Loretta, SLATER, Tom, WYLY, Elvin, *Gentrification*, New York, Routledge, 2008.
- LEFEBVRE, Henri, *La Production de l'espace*, Paris, Edition Anthropos, 1974.
- LIN, Jan, MELE, Christopher, *The Urban Sociology Reader*, New York, Routledge, 2005.
- LYNCH, Kevin, *The Image of the City*, Cambridge, The MIT Press, 1960.
- MACHADO, Rojas, « Old Buildings as Palimpsest », *Progressive Architecture*, n°57(11), 1976, p. 46-49.
- MANSTEAD, Antony S. R., « Emotion in Social Life », *Cognition and Emotion*, n°5(5-6), 1991, p. 353-362.
- MARBACK, Richard, BRUCH Patrick, EICHER Jill, *Cities, Cultures, Conversations. Readings for Writers*, Boston, MA, Allyn & Bacon, 1998.
- NORA, Pierre, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984.
- PORTER, Libby, SHAW, Kate, *Whose Urban Renaissance ? An International Comparison of Urban Regeneration Strategies*, New York, Routledge, 2009.
- PUNTER, John, *The Vancouver Achievement: Urban Planning and Design*, Vancouver, Toronto, UBC Press, 2003.
- RUSHDIE, Salman, *Midnight's Children*, London, Vintage, 1995.

RYKWERT, Joseph, *The Seduction of Place. The History and Future of the City*, New York, Pantheon Books, 2000.

SANTE, Luc, *The Other Paris*, New York, Farrar Straus & Giroux, 2015.

SCHELLING, Thomas C., « A Process of Residential Segregation: Neighborhood Tipping », in Pascal A. (ed.), *Racial Discrimination in Economic Life*, Lexington, MA, D. C. Heath, 1972, p. 157-184.

SCHRAG, Calvin, « Heidegger on Repetition and Historical Understanding », *Philosophy East and West*, n°20(3), 1970.

SIGNORELLI, Amalia, *Cultura popolare a Napoli e in Campania nel Novecento*, Napoli, Guida Editori, 2002.

SORLIN, Pierre, « La narrazione come luogo della memoria. L'estetica del ricordo tra visibile e invisibile », in Leonzi S. (ed.), *Memoria, narrazione, audiovisivo*, Roma, Armando, 2013.

STONE, Sally, *UnDoing Buildings: Adaptive Reuse and Cultural Memory*, New York, Routledge, 2020.

TREVINO, Javier, *Investigating Social Problems*, Los Angeles, Sage, 2019.

VIGANÒ, Dario, *La camera oscura: il cinema tra memoria e immaginario*, Torino, Effatà Editrice, 2002.

WUNDERLICH, Filipa Matos, *Walking and Rhythmicity: Sensing Urban Space*, London, University College London, 2008.

YOUNG, Greg, *The Ashgate Research Companion to Planning and Culture*, Farnham, Ashgate Publishing Limited, 2013.

ZELIZER, Barbie, « Reading the Past against the Grain: The Shape of Memory Studies », *Critical Studies in Mass Communication*, n°12, 1999, p. 214-239.

ZUKIN, Sharon, *Loft Living: Culture and Capital in Urban Change*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1982.

ZUKIN, Sharon, « Gentrification: Culture and Capital in the Urban Core », *Annual Review of Sociology*, n°13, 1987, p. 129-147.

ZUKIN, Sharon, *Naked City: The Death and Life of Authentic Urban Places*, New York, Oxford University Press, 2010.